

La structure de motricité de la classe. Pris sur le vif



C'est le dernier jour de classe avant les vacances de la Toussaint. Ils sont fatigués, je suis fatiguée. À l'accueil du matin, ils sont plus nombreux à arriver en retard. Les premiers arrivés ont investi les coins jeux et sont vraiment installés dans leurs jeux. J'ai des scrupules à les interrompre pour faire un regroupement qui ne sera, vu mon niveau de fatigue, pas aussi performant que d'habitude.

Alors, je laisse le temps s'étendre, je ne bouscule pas les retardataires.

Élisa vient d'arriver. Elle a dans la main un ours que je ne connais pas. Il est censé remplacer le doudou. Je prends un air un peu contrarié. « Ce n'est pas celui qui est photographié à l'entrée de la classe, vraiment, Élisa tu exagères! »

Mais bon! mon énergie étant ce qu'elle est, je laisse couler et Élisa rentre en classe. Finalement, je les trouve calmes, c'est le dernier jour avant les vacances, pourquoi ne pas modifier les habitudes. Il y a le classeur avec les pages photos et Nabil qui ne vient jamais l'après-midi. Pourquoi ne pas prendre le temps de faire un peu de langage avec lui? Riwal vient nous rejoindre. Nous sommes tous les trois assis sur le banc au centre de la classe et nous commentons les photos.

Cela fait un moment que je suis assise avec ces deux-là, à l'oreille je sais que chacun est occupé à ce qui l'intéresse. Je dis, à l'oreille, car telle que je suis installée, il n'y a guère que Nabil et Riwal qui savent que je suis dans la classe.

Et voilà des cris discordants qui arrivent, des cris, des pleurs. Manifestement, il y a un conflit en cours. Je me lève et regarde d'où cela provient. Élisa pleure. Timoté est sur la structure à grimper avec l'ours d'Elisa dans la main. Élisa veut reprendre son ours.

En un coup d'oeil je vois la situation. J'ai devant moi deux transgressions de règle. On n'a pas le droit d'être sur la structure avec un jouet. Les doudous lorsqu'ils ne sont pas en situation de consoler leur propriétaire doivent rester dans la caisse.

Un coup d'oeil pour Timoté : « *Tu sais parfaitement que tu n'as pas le droit d'être là, avec un jeu!* ». un coup d'oeil à Elisa, « *Que fait ton ours (qui n'est même pas un doudou) ailleurs que dans la caisse?* ».

Je prends sans ménagement l'ours des mains de Timoté et le mets de façon autoritaire dans la caisse à doudou.

« *Oui, Timoté n'avait pas à prendre ton ours, Elisa, mais tu n'avais pas à jouer dans la classe, avec. Donc, aucun de tes pleurs n'est justifié, ne t'attends pas à ce que je te console* ».

Conflit clos! J'ai pris ma grosse voix, les autres se sont arrêtés dans ce qu'il faisait. Tout le monde a vu que j'ai ramené à la règle.

Conflit clos! Je retourne à mon album de photos et chacun continue le jeu qu'il a commencé.

Retour des vacances de la Toussaint. Deux nouvelles poupées arrivent en classe. Celles-ci ont des prénoms, des histoires personnelles et lorsque de nouveaux jouets arrivent, l'attrait est tel que je reste très vigilante pour anticiper d'éventuels conflits de partage. Cette fois-là il n'y a aucun bruit de conflit, mais j'aperçois Timoté qui escalade la structure avec la poupée « Hugo ».

C'est moi qui pousse un grognement sonore d'alerte. Le bruit interrompt l'escalade de Timoté. Par mon seul regard, celui-ci sait déjà pourquoi je viens de rompre le calme relatif de la classe.

En temps ordinaire, j'aurais demandé à Timoté de choisir entre jouer sur la structure ou rester par terre avec la poupée. Là, j'ai pris la décision de sévir d'avantage. La poupée neuve était convoitée par d'autres : il a dû la laisser. Je ne l'ai pas autorisé à continuer de jouer sur la structure (transgression de la même règle, en trois fois rien de temps), il a été prié de s'installer un peu plus loin, à table, avec un puzzle.

Timoté est une « petite section deuxième année » et était déjà dans ma classe l'an passé. Il est très à l'aise sur cette structure, qui ne présente pour lui aucune difficulté. Je sais parfaitement que, pour lui, monter avec une poupée dans les mains ne présentait aucun risque. Alors pourquoi intervenir de façon si arbitraire.

Simplement parce que nous sommes en classe et qu'il y a des règles établies. Ces règles permettent à la communauté classe de vivre en bonne intelligence. Ces règles évoluent au même rythme que la communauté classe évolue. Si, pour Timoté, avoir un objet dans la main ne gênait pas le mouvement, pour d'autres copains, cela aurait pu être problématique. Le risque apparaît aussi lorsqu'un conflit de partage d'objets se fait entre deux enfants, aussi à l'aise soient-ils. Ceux-ci perdent alors leur vigilance motrice.

Alors une structure de motricité dans la classe de petite section est-ce judicieux?



La structure de motricité de la classe de petite section. Dans quelle mesure y a-t-il risques?



La toute petite section accueille les élèves de deux à trois ans. Un des besoins essentiels des enfants de cet âge-là, est la grande motricité : l'exploration des possibilités motrices : grimper, ramper, se faufilet...

Ce besoin est très important et, à mon sens, une séance d'une demi-heure dans la salle de gymnastique n'est pas suffisante. Pourquoi ne pas répondre à ce besoin de façon plus importante et proposer une structure de motricité en libre service dans la classe.

En arrivant à l'école dans laquelle je travaille actuellement, il y avait dans la salle de sport une structure achetée sur catalogue, composée de trois éléments métalliques et d'une passerelle en bois. Cette structure encombraient la salle et servait rarement pour les séances de gymnastique des moyens et des grands. Lorsque après quelques années, j'ai quitté le secteur des grands pour enseigner avec les tout petits, j'ai organisé l'espace de ma nouvelle classe.

J'ai commencé par y poser un tapis. Puis j'ai acheté un bac à eau et j'ai retiré les éléments de la structure qui encombraient la salle de sport pour les adopter en permanence dans ma classe. L'avantage de cette structure, c'est qu'elle est composée d'éléments. Je peux donc faire évoluer les difficultés au fur et à mesure que les élèves maîtrisent leurs gestes et leurs corps. Les années passant, j'avais fini par trouver une progression qui correspondait à cette évolution. La progression suivait le public de l'année : en deux mots, lorsqu'ils commençaient à jouer aux pirates dessus, il était temps de passer à autre chose. La dernière des positions proposées était d'ailleurs assez compliquée pour leur poser un problème pendant une semaine. Entre deux et trois ans, leur taille n'était pas très grande et pour réussir à monter dessus, il fallait, soit une certaine force musculaire, soit ... réfléchir un peu!

J'avais beaucoup de plaisir à regarder chaque promotion se confronter au problème. C'était au troisième trimestre, les relations sociales de la classe étaient bien établies. La solution était de se mettre à plusieurs et de s'aider ou de monter sur le gros camion de la classe pour réduire la distance entre le sol et la passerelle. Comme le camion est un objet roulant il était aussi plus pratique d'avoir un copain qui aide.

Je n'ai pas en mémoire d'avoir donné des indications spéciales concernant cette structure. Elle était là, il suffisait de s'en servir. L'utilisation autour de ce jeu se régulait de lui-même. Les grands costauds la prenaient d'assaut les premiers, les petits timorés ne s'y risquaient pas. Entre ces deux extrêmes, des élèves en profitaient de façons différentes en fonction des moments.

Le fait que la structure soit présente en permanence, banalise l'objet. Les grands costauds, finissaient par se lasser et lorsque la structure était désertée, les petits timorés tentaient leur chance, dans le calme, à leur rythme. Et les petits timorés prenaient confiance en eux. Ils ne restaient plus timorés!

Si les gros balèzes nous fatiguaient les oreilles, je les laissais jouer un certain temps puis tranquillement je leur proposais autre chose qui pourrait les intéresser. Une fois coincés à l'eau ou à la peinture, la structure de motricité devenait abordable pour les plus jeunes ou les plus effrayés.

La seule règle implicite était de ne pas s'exciter dessus.

L'école a été reconstruite. Pendant le déménagement, dans les locaux provisoires, la taille des salles de classe ne permettait pas un aménagement permanent de grande motricité. Les éléments de la structure ont rejoint la salle de sport. Parfois je mettais en place une séance de grande motricité qui utilisaient ces éléments. Il faut reconnaître, que c'est beaucoup plus difficile à surveiller. Comme la structure n'est pas permanente, il y a prises d'assauts simultanés. Le risque de bousculade est plus important ...et les plus effrayés ne s'y risquent même pas.

Retour dans les locaux neufs. Pendant la reconstruction, les effectifs avaient chuté, nous avions une classe de moins. En revenant, la classe d'accueil ne comprenait pas que des élèves de deux ans. J'ai vu l'impact que cela avait concernant la présence de la structure. Dans l'ensemble, la progression a été accélérée. Plus grands, mieux coordonnés, les élèves défloraient beaucoup plus vite les différentes positions proposées. Pour préserver les plus jeunes, ceux pour qui la structure était mise en place, il fallait que je verbalise plus souvent aux grands d'aller faire autre chose.

C'est probablement à partir de ce moment-là, que j'ai commencé à y mettre une règle : on ne monte pas sur la structure avec un jouet. Si vous voulez jouer, vous restez par terre, la structure sert à grimper. Dans le prolongement de cette règle, il y avait l'obligation d'aller sur la structure si on avait envie de faire de la gymnastique. Il n'était pas question de profiter des nouveaux coussins du coin des livres pour faire des galipettes. Une fois la règle établie, il n'y a jamais eu de soucis. J'ai toujours fait en sorte qu'elle soit respectée. J'étais vigilante à ce qu'elle ne soit pas transgressée.

L'effectif de l'école a augmenté, j'ai quitté la classe d'accueil pendant trois ans. La première chose que les collègues qui m'ont succédé ont faite, a été de retirer la structure.

Y a-t-il vraiment risque? Faut-il surveiller en permanence ce qui se passe autour des éléments à grimper? Que met-on derrière le mot « surveiller » et d'une manière générale on peut se poser la question de savoir si c'est un objet qui présente un risque, ou si c'est une situation qui présente un risque.

Pour moi, c'est très clair, ce n'est pas l'objet, c'est la situation. Si c'est la situation, il ne reste plus qu'à jouer sur les variables : confiance et respect des règles.



La structure de motricité de la classe de petite section.

La confiance

La mise en place et le respect des règles.



Je vais un peu vite lorsque je dis « l'objet » ne présente pas de risque. Il est bien évident que je vais vérifier qu'il est en bon état. Si des éléments doivent s'assembler, j'ai vérifié que ceux-ci sont mis en place de façon adéquate. J'ai évalué le périmètre de sécurité. « l'objet » n'est pas posé là, n'importe où. La confiance primordiale est celle que je m'impose. J'ai fait l'analyse du contexte : âge des élèves, leur maturité, leur taille, l'effectif global de la classe, le moment dans l'année, la présence d'enfants particuliers, l'encombrement de la classe... . Si j'ai confiance, mon comportement montre que j'ai confiance et les élèves savent implicitement par ma posture, mon regard, mes sourires, qu'ils peuvent y aller, qu'ils peuvent s'y risquer.

A contrario, lorsqu'un des paramètres du contexte change, je modifie. Par exemple lorsque je suis de service pour ouvrir les portes de l'école à tous les élèves, pendant les 10 minutes qui précèdent l'heure scolaire, ces jours-là, mes élèves attendent dans le vestiaire devant la porte et ne rentrent pas dans la classe. Pourquoi?

Bien souvent, on pourrait penser que je ne surveille pas la structure, mais je suis tout le temps en alerte de façon auditive. À l'ambiance sonore, je sais ce qui se passe. Par ma position dans l'espace de la salle, j'influence l'activité. Les autoriser à être dans la classe alors que, pendant 10 minutes, je vais être hors d'oreille de ce qui se passe est un risque que je ne veux pas prendre. En effet rien ne me dit que ma charge de direction ne va pas m'accaparer plus longtemps que ces dix minutes et ce serait laisser l'autre adulte référent (l'ATSEM) avec un espace trop grand à surveiller.

Les jours où je ne suis pas de service, j'accueille les enfants dans ma classe dès qu'ils arrivent. Tout le secteur est ouvert : la salle d'exercices, le vestiaire et les sanitaires. De façon tacite, un adulte est dans la classe et l'autre à l'extérieur. C'est moi qui décide en fonction du projet que j'ai à l'accueil. La plupart du temps je suis en classe, mais si j'ai besoin de voir une famille de façon particulière ou d'accueillir un nouvel élève je suis à l'extérieur. J'ai confiance en l'ATSEM qui connaît les règles de la classe et qui a la même habitude que la mienne pour anticiper les conflits. Dans ce contexte, je peux même quitter le secteur une minute pour aller chercher un document dans une autre pièce.

Parce que là, ce qui est en jeu, ce n'est pas tant la complexité de l'agencement des éléments, que le comportement des élèves sur cette structure. A priori je l'ai installée pour répondre à leur capacité motrice du moment. Les seules choses à craindre sont les bousculades. Un élève ne voulant pas attendre qu'un autre devant lui, finisse son geste tranquillement ou plusieurs élèves qui jouent en oubliant qu'ils sont en hauteur.

Cela, ce sont des règles d'utilisation qui ont été posées tranquillement au fur et à mesure que la structure a été investie. On a appris à respecter l'autre. Les apprentissages se sont faits en situation. Ils apprennent ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Je le verbalise tranquillement avec des mots. Je le répète chaque fois que c'est nécessaire. Le ton de ma voix est appropriée, les mimiques du visage aussi.

Lorsqu'ils ont compris qu'ils peuvent tout faire sauf ce qui est socialement inacceptable, lorsqu'ils ont assimilé que je ne laisserai pas une situation dégénérer, ils s'organisent et négocient eux-mêmes leur espace.

Maintenant il y a aussi la difficulté motrice à évaluer. D'une manière générale, l'enfant ne se hasarde pas à essayer des choses qu'il sent hors de sa portée. Il va tester progressivement ses actions motrices pour s'aventurer d'avantage. Très peu d'entre eux sont inconscients du risque. Lorsque j'en remarque, je leur répète souvent : « Contrôle ce que tu fais! ». D'autres élèves dans un premier temps, surévaluent le risque, ils ont peur. Dans cette situation, j'ai à les aider. Je les encourage par le regard et si cela ne suffit pas je me rapproche d'eux et leur explique tranquillement comment déplacer leur bras, leur jambe, leur corps. Comment trouver les appuis. Bref les clés pour décoincer et pour qu'ils prennent confiance en eux. Ensuite, c'est l'entraînement qui fait l'habileté.

Je les regarde souvent évoluer, cela me renseigne beaucoup sur leur développement. Je favorise l'entraide. Cependant dans le cadre de la structure à grimper extérieure, je suis vigilante à ne pas laisser des aînés aider inconsidérément les plus jeunes. Les plus grands pensent avoir la force de pouvoir les hisser. Le risque serait alors qu'ils les lâchent. Je vais les voir et leur demande de laisser les petits s'exercer entre eux. Si un petit n'est pas encore capable, tant pis! Cela viendra plus tard.

Rien ne sert de grimper, il faut agir en son temps.

